

monde. Et alors, nous devons parler du plus grand colosse, celui par le biais de qui la chevalerie errante a soulagé et consolé l'humanité, c'est-à-dire de l'illustre gentilhomme *Don Durito* de la Forêt Lacandone. De ce tenace redresseur de tort qui par ses prouesses et ses prodiges continue à émerveiller la lune, qui se met à sourire, ne pouvant faire autrement, en guise de remerciement pour la fleur que le chevalier, d'un geste élégant de magicien, a sorti de son heaume et qu'il lui tend dans l'espoir secret de pouvoir lui dessiner par la suite une autre fleur sur la peau, le ventre, le désir.

Mais que les grands dieux épargnent à n'importe quel écuyer à gros nez la peine infinie de porter ce fardeau : celui de raconter les exploits de son maître et seigneur.

Et en parlant de grands dieux, voici que le Vieil Antonio fait son apparition en compagnie des dieux premiers, ceux qui ont fait naître le monde. Parfois en marchant et d'autres fois en parlant, mais toujours en train de fumer, le Vieil Antonio s'assoit auprès de moi, ce soir ; il s'assoit 10 ans en arrière, ce soir. Auprès de lui, auprès du Vieil Antonio, s'assoient tous les hommes et femmes de sang amérindien coulant dans un cœur plein de dignité. Ils s'assoient avec moi et je deviens leur porte-parole ; je leur prête la voix et la parole pour qu'ils nous racontent leur combat. Ils me parlent, ils nous parlent pour raconter, et non pas pour imposer, non pas pour nous obliger, non pas pour nous accaparer. Mais pour nous parler plutôt du combat et des temps qui l'ont abrité cette nuit-là, il y a dix ans, sous la pluie et avec une froide noirceur en guise de murs et de toit. La nuit où le Vieil Antonio marchait à mes côtés dans la boue en tenant une machette. Ai-je dit que le Vieil Antonio marchait à mes côtés ? Ce n'est pas vrai, il ne marchait pas à

mes côtés, moi j'étais derrière lui. Ce n'est pas comme ça qu'on a commencé à marcher cette nuit-là. Premièrement, on s'est perdu. Le Vieil Antonio m'a invité à poursuivre un chevreuil et nous l'avons poursuivi, certes, mais nous n'avons pas réussi à le rejoindre. Quand nous nous en sommes rendu compte, nous étions déjà au milieu de la jungle, en pleine averse, et cernés par la nuit.

— Nous sommes perdus — dis-je inutilement.

— Eh bien, oui — reprend le Vieil Antonio, qui n'a pas l'air très soucieux, car là où il se trouve, il se fait un abri avec une main pour se protéger du vent alors qu'avec l'autre, il s'allume une cigarette.

— Il faut que nous trouvions le chemin du retour — m'entendai-je dire.

Ce à quoi j'ajoutai : « J'ai une boussole », comme si je disais : « J'ai une auto, au cas où tu voudrais un *lift* ».

— Oui, bien sûr — dit de nouveau le Vieil Antonio, comme s'il me laissait prendre l'initiative, se montrant lui-même prêt à me suivre.

Je relève le défi et me déclare prêt à faire étalage de mes connaissances en matière de guérilla, suite aux deux années que j'ai passé en montagne. Je me réfugie donc sous un arbre. Je sors ma carte, mon altimètre et ma boussole. Faisant comme si je parlais à voix haute, alors qu'en réalité je le faisais pour me vanter devant le Vieil Antonio, je me mets à décrire l'altitude au-dessus du niveau de la mer, les cotes topographiques, la pression barométrique, les degrés et *milis*, points de mire et autres détails que nous, les militaires, désignons sous le nom de « navigation terrestre ». Le Vieil Antonio se tait. Il se tient à mes côtés, immobile, et je suppose qu'il m'écoute car il n'a pas cessé de fumer. Après

avoir fait montre pendant un certain temps de mon savoir technique et scientifique, je me lève et, boussole en main, je pointe vers un recoin de la nuit, en disant fermement, alors que je me mets à marcher dans cette direction :

— C'est par ici qu'il faut aller.

J'attendais que le Vieil Antonio répète son « oui, bien sûr », mais le Vieil Antonio continuait à se taire. Il ramassa sa carabine, son havresac et sa machette, et il se mit en marche derrière moi. Nous avons marché comme ça un certain temps, sans pour autant arriver à un endroit connu. J'avais honte de l'échec de ma technique moderne et je ne voulais surtout pas me retourner, alors que, marchant derrière moi, le Vieil Antonio me suivait sans mot dire. Au bout d'un certain temps, nous sommes arrivés en face d'une colline toute en pierre qui, telle un mur, nous barrait le chemin. Les derniers vestiges d'orgueil qui me restaient sont tombés en miettes quand j'ai dit tout haut :

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on va faire ?

C'est alors que le Vieil Antonio s'est mis à parler. Pour commencer, il s'est raclé un peu la gorge et s'est mis à cracher quelques brins de tabac, après quoi j'entendis sa voix derrière moi qui disait :

— Quand on ne sait pas ce qui suit, il s'avère toujours utile de regarder en arrière.

J'ai pris ses paroles au pied de la lettre et me suis retourné, non pas pour voir la direction d'où on venait, mais plutôt pour regarder le Vieil Antonio, d'un air suppliant, avec un mélange de honte et d'angoisse. Le Vieil Antonio n'a rien dit, m'a regardé et a compris. Il dégaina sa machette et, se frayant un chemin à travers les buissons, il emprunta une nouvelle direction.

— C'est par là ? — demandai-je inutilement.

— Eh bien, oui — reprit le Vieil Antonio alors qu'il coupait des lianes et de grands morceaux de nuit humides.

En quelques minutes, nous étions de nouveau sur la grand-route où les éclairs annonciaient la silhouette illuminée du village du Vieil Antonio. Je suis arrivé à la hutte du Vieil Antonio détrempe et fatigué. *Doña* Juanita s'est mis à faire du café et nous, nous nous sommes rapprochés du fourneau. Le Vieil Antonio a enlevé sa chemise, qui était toute mouillée, et l'a fait sécher à côté du feu. Après ça, il est allé s'asseoir sur le sol, dans un coin, et m'a offert un petit banc. En premier, j'ai refusé, en partie parce que je ne voulais pas m'éloigner du feu, mais aussi parce que j'avais encore honte de la vantardise inutile que j'avais affichée en sortant la carte, la boussole et l'altimètre. De toute façon, j'ai fini par m'asseoir. On s'est mis tous les deux à fumer. C'est moi qui ai rompu le silence pour lui demander comment il avait fait pour trouver le chemin du retour.

— Je ne l'ai pas trouvé — me répondit le Vieil Antonio.

— Il n'était pas là. Je ne l'ai pas trouvé. Je l'ai fait. Il se fait tout seul. Chemin faisant. Toi tu pensais que le chemin était déjà là quelque part et que tes appareils allaient nous dire où est-ce qu'était le chemin. Mais non, ce n'est pas comme ça. Et ensuite, tu t'es dit que moi, je savais où était le chemin et tu m'as suivi. Mais non, ce n'est pas ça. Moi, je ne savais pas où était le chemin. Ce que je savais, par contre, c'est qu'il fallait faire le chemin ensemble. Alors on l'a fait. Et c'est comme ça qu'on est arrivé. Le chemin, on l'a fait. Il n'était pas là d'avance.

— Mais pourquoi tu m'as dit que quand on ne connaît pas ce qui suit, il faut regarder derrière? Ce n'était pas pour trouver le chemin du retour? — demandai-je.

— Eh bien, non — répond le Vieil Antonio. — Ce n'était pas pour trouver le chemin. C'était pour voir où tu en étais et qu'est-ce qui était arrivé et qu'est-ce que tu voulais.

— Quoi? — demandai-je, ayant perdu ma gêne.

— Eh bien, oui. En te retournant pour regarder en arrière, tu te rends compte où tu en étais. Autrement dit, comme ça tu peux te rendre compte du chemin que tu n'avais pas bien fait. Si tu regardes en arrière, tu peux te rendre compte que ce que tu voulais, c'était de retourner, et toi, tu as répondu qu'il fallait trouver le chemin du retour. Et voilà le problème. Tu t'es mis à chercher un chemin qui n'existe pas. Il fallait le faire soi-même.

Le Vieil Antonio se mit à sourire d'un air satisfait.

— Mais pourquoi tu dis qu'on a fait le chemin? C'est toi qui l'as fait. Moi je n'ai fait que marcher derrière toi — lui dis-je, un peu mal à l'aise.

— Eh bien, non — réplique le Vieil Antonio en continuant à sourire. — Je ne l'ai pas fait tout seul. Toi aussi tu l'as fait parce que durant un bout de chemin, toi, tu marchais devant.

— Ah! Mais ce chemin-là n'a servi à rien — lui dis-je en lui coupant la parole.

— Eh bien, oui. Il a servi à quelque chose parce que c'est comme ça qu'on a su qu'il ne servait à rien, et alors on ne le prendra plus, c'est-à-dire qu'on ne va pas refaire ce chemin-là parce qu'il nous a menés où qu'on ne voulait pas

aller, et comme ça on peut s'en faire un autre qui nous mènera à bon port — reprend le Vieil Antonio.

Je le regarde pendant un bout de temps et je me risque à dire :

— Alors, toi non plus tu ne savais pas si le chemin que tu étais en train de faire allait nous mener ici?

— Eh bien, non. C'est en marchant qu'on arrive. En travaillant, en se battant. C'est la même chose. C'est ça qu'ont dit les plus grands dieux, ceux qui ont fait naître le monde, les premiers.

Le Vieil Antonio se lève.

— Et ils ont dit un tas d'autres choses. Par exemple, ils ont dit que parfois, il faut se battre pour pouvoir travailler et que parfois il faut travailler pour pouvoir se battre — dit le Vieil Antonio qui, comme on peut voir, est aussi adroit pour la dialectique que pour manier la machette.

C'est comme ça que j'ai marché derrière le Vieil Antonio, cette nuit-là, il y a de cela dix ans. J'ai bien dit que j'ai marché derrière le Vieil Antonio, n'est-ce pas? Eh bien ce n'est pas vrai. Je n'ai pas marché derrière lui, j'ai marché avec lui. Et ça, c'est ce soir, il y a de cela 10 ans.

Et ce soir, 10 ans après. Je suis maintenant le porte-parole des meilleurs habitants de ces terres, ceux qui en premier se sont battus et les ont labourées. Je raconte ce temps meilleur d'avant qu'ils représentent, je raconte leur sang amérindien dont la douleur a servi de point d'appui pour que se soulève la nation mexicaine.

C'est pour vous raconter ces choses que cette voix et ces paroles se font entendre. Pour vous raconter ces choses. Et voici venue la voix, qui parfois est comme un cri, des com-

munautés autochtones zapatistes. Voici venus la voix et les cris de ceux qui ne sont pas ici, mais qui nous ont permis à nous tous de l'être. La grande voix, assez vaste pour tous nous englober, des autochtones de l'Armée Zapatiste de Libération Nationale.

Elle vient vous raconter des choses, vous parler, cette voix de la dignité *tzoltzie*³⁰ qui, à Oventic a hissé la bannière de l'espoir et à grands cris le défenseur des chars d'assaut et véhicules blindés, la voix de la dignité *tojolabale* qui sort des bases de soutien de Guadalupe Tepeyac en exil, la voix de la dignité *tzeltale* qui dans la profonde Forêt Lacandone, résiste sans que personne n'ait à lui tenir les comptes, la voix de la dignité *chole* qu'un secrétaire du gouvernement de l'État et qu'une bande d'assassins au nom ingénieux de « Paix et Justice » ou « *Chinchulines* », au nord du Chiapas, prétendent faire taire à coup de balles, la voix de la dignité *zoque* et *mame* qui se rend compte que dans les régions où vivent ces gens, rien ne change si on ne se bat pas pour faire changer les choses.

Voici la voix dont je suis maintenant le porte-parole, celle qui vient vous dire des choses, celle qui vient vous raconter. Voici la voix dont je suis maintenant le porte-parole afin de donner la meilleure conférence, afin d'exposer la pensée la plus vieille et la plus nouvelle, présenter le projet le plus génial qui ait été conçu. Et le meilleur discours de ce forum, c'est le silence que des milliers d'autochtones rebelles, les zapatistes, sont venus briser au cours de ce forum. Ce cri de ralliement, ce « nous voici », qui, il y a 30 mois, a haussé la voix à coups de fusils, aujourd'hui répète

³⁰ Tant les *tzoltzils*, les *tojolabals*, les *chols*, les *tzeltals*, les *zoques* que les *mames* sont des ethnies du Chiapas appartenant à la grande culture maya, alors que les *zoques* sont apparentés aux olmèques. (N. de la T.)

le « nous voici », et c'est en se taisant qu'il le fait. Voici le projet de ceux qui ne sont pas présents au Forum mais qui l'ont rendu possible, le projet des autochtones de l'Armée Zapatiste de Libération Nationale. Nous savons nous taire. Nous savons écouter. Nous savons apprendre.

Par leur silence, ce silence qui est à l'écoute afin d'apprendre, de chercher et de trouver, les autochtones rebelles apportent la meilleure contribution qui soit à une nouvelle culture politique, à la transition vers la démocratie, à la création d'un nouveau et meilleur pays.

Ce silence fécond en dit long. C'est le même silence qui a gardé pour soi et a su protéger l'éclosion des événements du 1er janvier 1994. Le même silence qui garde pour soi et protège l'éclosion de ce lendemain englobant beaucoup d'autres gens, ce nouveau chemin qui est en train de voir le jour. Ce silence nous dit qu'il a trouvé des gens qui méritent d'être écoutés, qu'il s'est trouvé des frères en ville et des frères à la campagne, partout à travers le Mexique. Qu'il vient de trouver la crème de ce pays, des hommes, des femmes, des enfants et des vieillards qui se battent comme des zapatistes par la voie pacifique, la voie civile; des hommes, des femmes, des enfants et des vieillards qui, aux côtés de l'EZLN, sont déjà en train de bâtir une paix possible et nécessaire; les hommes, les femmes, les enfants et les vieillards du Front Zapatiste de Libération Nationale.

Le Front Zapatiste de Libération Nationale, c'est l'intuition, aujourd'hui, de ce que nous pouvons être demain. La continuité de la lutte qui ne se vend pas et ne se rend pas. Elle prend continuellement de l'ampleur et doit devenir, en marge du pouvoir, une véritable menace rationnelle envers la stupidité du pouvoir. Les frères qui se